

sité sympathique, même parmi les antagonistes de sa race. Des cœurs dépravés demeurèrent seuls insensibles à cette apparition, et tournèrent en ridicule le souci que l'on prenait de la bien accueillir.

Les imaginations s'échauffèrent ; c'était à qui préparerait des fleurs blanches, des bannières allégoriques, des devises mariant la présente allégresse aux anciennes douleurs. Depuis quelques mois, le siège de Lyon avait assumé un autre caractère. Le siège n'avait plus été soutenu par les Girondins, ardents, mais purs patriotes, résistant à la tyrannie de la Convention ; à cette heure, c'était toute une ville, fidèle à la légitimité, immolant ses fils pour elle. On avait combattu sous Précý uniquement pour les lys. On écartait le manteau dont s'était couvert ce général, pour s'unir au sentiment de juste résistance qui animait la population lyonnaise, effrayée depuis le 25 mai 1793, par les trames de la Convention. On oubliait que les Lyonnais avaient combattu surtout pour leur indépendance et leur vie, et qu'ils n'étaient qu'en petit nombre inspirés de cette tendresse pour les Bourbons, que l'on se plut alors à faire ressortir pour mieux flatter la duchesse. L'École de peinture lyonnaise, échauffée par un de ses maîtres, adopta le costume chevaleresque du moyen âge, et fit consommation des plus éclatantes couleurs pour peindre ses étendards. On portait en général une grande attention à la contenance des familles protestantes. Ayant été investies par la Révolution du droit commun et d'une complète liberté religieuse, il était assez naturel de suspecter que les mots Bourbons et persécution fussent pour elles synonymes. On surveillait leurs gestes, leurs paroles. Les napoléoniens leur reprochaient leur timidité, les légitimistes leur tiédeur. La position était embarrassante. On sait ce qui plus tard arriva dans le Midi, où le fanatisme suscita contre elles des persécutions que l'autorité fut impuissante à réprimer pendant un certain temps. Dans cette situation, malgré la répugnance que j'ai toujours éprouvée à me mettre en évidence, je ne voulus pas refuser la proposition qui me fut faite de m'enrôler parmi les chevaliers du Dais, confrérie qui s'était chargée de porter un fort beau dais de taffetas bleu frangé d'argent sur la tête de la princesse, pour la garantir du soleil lorsqu'elle cheminerait en calèche découverte sur nos quais. Les principaux de ces chevaliers étaient MM. Journal, Dareste, Valesque, Coste, Rouveyre, beaux